



HAL
open science

La malédiction du catéchiste. Bernard Ngou ou le récit caché de la genèse

Franck Beuvier

► **To cite this version:**

Franck Beuvier. La malédiction du catéchiste. Bernard Ngou ou le récit caché de la genèse. *Socio-anthropologie*, 2018, *Mémoires coloniales*, 37, pp.13-26. 10.4000/socio-anthropologie.3228. hal-02139412

HAL Id: hal-02139412

<https://hal.science/hal-02139412>

Submitted on 5 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La malédiction du catéchiste.

Bernard Ngou ou le récit caché de la genèse (Cameroun, 1900-1950)

Franck Beuvier

Bernard Ngou est né vers 1890 dans la chefferie de Bafreng, chefferie aujourd'hui située dans la région anglophone du Nord-Ouest du Cameroun. Cet ensemble, dit « Bamenda », compose, avec les chefferies Bamiléké et le royaume Bamoun, les Grassfields¹. Bernard Ngou rencontre pour la première fois un Blanc en 1904, le jour du marché, un colonel de l'armée allemande qui le prend à son service comme cuisinier². En 1910, une mission catholique est créée dans la chefferie de Dschang par les Pères pallottins. Le militaire, qui s'est lié à ce jeune homme au fil des années, décide d'inscrire Bernard Ngou à l'école de la mission. Le 12 mars 1913, ce dernier reçoit le baptême. L'année suivante, Ngou est envoyé comme moniteur à Mbetta, dans l'actuelle région du Littoral, non loin de la frontière ouest de la région Bamiléké, puis, devant l'avancée des armées françaises et britanniques, revient à Dschang quelques mois plus tard. Les Pères allemands, contraints de fuir vers la Guinée espagnole, confient la mission et ses biens aux cinq chrétiens Grassfields qui sont là. En raison des troubles, de la situation incertaine liée à la conquête, Ngou décide de rentrer dans son village, à Bafreng. En décembre 1915, relate-t-il, « je suis parti à Bamenda où j'eus beaucoup de difficultés à vivre en chrétien au milieu de ma famille païenne. Je me suis construit une cabane très éloignée du village pour être tranquille, car on me tendait des pièges » (Le Bayon 1986 : 62-63).

Ainsi débute le récit de ce futur catéchiste catholique, dont les souvenirs manuscrits sont reproduits dans l'ouvrage du Père Goustan Le Bayon, dans ses mémoires de missionnaire au Cameroun publiées en 1986³. Nous allons, au fil des pages, suivre pas à pas son histoire, en soulignant les faits qui caractérisent cette trajectoire de catéchiste des premiers temps – à la fois singulière et commune à bien d'autres – pour entrevoir ce destin inattendu – à bien des égards improbable – de cadre de l'Église chrétienne. Ce parcours, tel que redessiné par son auteur, rime avec persécution. Un motif, qui prend corps au travers d'événements choisis, de moments incertains, de drames personnels, de tensions et de conflits, indissociables de sa condition. Des ressentis, des blessures encore vives, manifestes derrière le choix des épisodes relatés, que nous allons traduire suivant la démarche adoptée par Pierre Bouvier (2016). Nous suivrons d'abord la trame de son récit, en veillant à sa ponctuation, avant de revenir sur deux traits majeurs qui révèlent l'ambiguïté de sa trajectoire : l'impact durable de la séparation culturelle, synonyme d'anomie, une position certes assumée mais difficilement tenable en

¹ Grassland et Grassfields : nom donnée par les Allemands puis par les Britanniques à cette région montagneuse et verdoyante, occupée par plusieurs centaines d'unités politiques hiérarchisées (distinguées en chefferie et royaume).

² Le territoire du Cameroun est placé sous protectorat allemand en 1884, lors de la Conférence de Berlin. Ce n'est qu'à la fin des années 1890 que débute véritablement l'administration de cette région.

³ 61-69.

raison de la situation coloniale ; les avatars d'une vie entre deux mondes, où le catéchiste revêt les habits du bouc-émissaire, victime de son statut ambivalent de subalterne gênant et de sorcier. Son récit, finalement, témoigne du mauvais rôle endossé par ces premiers chrétiens aux Grassfields.

La vie est un chemin de croix

En 1904, au marché de Bafreng, je vois un blanc pour la première fois. Je suis avec quatre amis. Le blanc, c'est M. Adamas, colonel allemand. Il nous appelle. Mes quatre amis se sauvent. Je reste. Voyant que personne ne venait me réclamer, il m'amène à Bamenda, et me confie à son cuisinier. (1986 : 61)

Le début de son récit relève, rétrospectivement, d'un coup de dé : le fruit d'un hasard et d'un choix fait en situation. En ce jour de marché de Bafreng, lorsque le militaire fait signe à ce groupe de jeunes gens, tous se dérobent sauf lui. Bernard Ngou a alors treize ou quatorze ans et décide de suivre ce Blanc. Jusqu'à son départ pour la mission de Dschang six ans plus tard, l'officier supérieur, semble-t-il satisfait de ce garçon, veillera sur lui, le confiant à des proches, amis et relations, lors de ses déplacements et ses voyages en Allemagne. Selon ses mots, l'officier supérieur l'envoie à la mission à des fins d'instruction, mettant un terme à ses fonctions domestiques pour le placer dans cette école nouvellement créée. Nous sommes en 1910, Dschang devient un chef-lieu de l'administration allemande et une mission ouvre ses portes.

Il me donne l'habillement dans deux cantines et deux de ses ouvriers me conduisent à Dschang. Je me présente à l'administrateur qui veut me garder comme cuisinier. Je refuse, et je vais à la mission où je trouve un blanc à longue barbe, le Père Ruf [...]. Deux jours après je suis inscrit à l'école et au catéchuménat. (*ibid.*)

Même s'il n'en dit rien, instruction scolaire rime avec instruction religieuse. Non que le jeune Ngou fut ignorant des croyances et pratiques chrétiennes des Blancs – il vit auprès et au service des Blancs –, mais il fait l'expérience d'une vie religieuse au quotidien. La mission, synonyme de cloître, devient foyer, où le novice est placé sous l'autorité des missionnaires et sensibilisé à la doctrine catholique, à sa liturgie, son rythme codifié et son calendrier. Plus qu'un apprentissage de la langue, c'est une initiation, au sens propre du terme, que débute le jeune homme. La consécration a lieu trois ans plus tard, le 12 mars 1913 – il a environ vingt-trois ans –, lorsqu'il reçoit le baptême, un sacrement qui lui confère un nom – Bernard – et un statut – celui de chrétien.

Si Bernard Ngou n'entend pas, à ce moment, vouer son existence au service de Dieu, plus désireux de se consacrer aux lettres, sa formation spirituelle et la hiérarchie missionnaire vont lui dicter d'autres besoins. Contre son gré, il est d'abord envoyé comme moniteur à Mbetta, puis, au seuil

de la Grande guerre, il se voit confier avec quelques autres chrétiens Grassfields les biens de la mission. Après le départ et l'évacuation de l'ensemble du personnel de l'Église allemande – du Frère et des quatre Sœurs restés sur place –, Bernard Ngou, accompagné de deux « camarades » de la mission, tente d'approcher un Père Blanc à Douala. Ils se fondent alors dans une colonne de prisonniers en route vers la côte et séjournent en prison pendant deux mois. Finalement libérés, ils décident de rentrer dans leurs villages respectifs. Retour difficile si l'on se rapporte à ses mots, la cohabitation avec les siens s'avérant impossible. La suite immédiate du récit est celle d'une quête fiévreuse : Ngou guette la présence de prêtres dans ce Cameroun instable que viennent de conquérir français et britanniques.

En septembre 1916, je m'enfuis à Buea. [...] Là je rencontre plusieurs camarades de l'école. Je reconnais Mathias Efiem qui est devenu par la suite catéchiste de Soppo. C'est lui qui, avec M. Siméon Ngouti a assuré mon entretien en habillement et nourriture pendant six mois. Mais je n'étais pas satisfait, car il n'y avait pas de prêtre et je ne recevais pas les sacrements. (1986 : 63)

Bernard Ngou se presse de constituer quelques économies pour rejoindre Douala, pour aller à la rencontre des missionnaires arrivés. Sans papiers, perdu au gré des déplacements successifs, il peine à prouver qu'il est chrétien. Son baptême est finalement attesté par les Pères allemands retranchés sur l'île de Fernando Po. « J'étais rassuré, écrit-il, et je pus me confesser » (*ibid.*). Ce passage est significatif : il souligne combien Bernard Ngou est attaché à la liturgie catholique, imprimée dans son corps et son esprit. Il ne peut vivre sans cette liturgie qui désormais l'accompagne dans son existence. Ce besoin, devenu vital, est à la hauteur de l'hostilité ressentie lors de son retour sur ses terres natales. Son destin est irrémédiablement lié à celui de la famille chrétienne naissante. Ses besoins, ses repères, ses semblables, relèvent d'une communauté inventée. Ses membres prennent le nom de « camarade » pour en souligner la nécessaire fraternité. Sauf exception, l'entraide, l'affection, la protection, ne peuvent être assurées et apportées en dehors de cette nouvelle parenté sociale, dont l'aîné, le fondateur, est un Père Blanc.

Bernard Ngou retrouve sa sérénité lorsque l'opportunité lui est offerte de se réinstaller à la mission. Début 1918, il revient et s'installe à Douala, va régulièrement à la mission et se lie d'amitié avec son Supérieur, le Père Retter. Ngou en devient résident et débute son initiation à la langue française au printemps 1919. En novembre, le Supérieur décide de l'envoyer à Nkongsamba, dans cette petite ville en plein essor située au sud du pays Bamiléké, pour réunir les quelques chrétiens recensés sur place. D'abord réticent à cette idée, balbutiant encore le français, il accepte finalement, et, un an et demi plus tard, en juillet 1921, le nouveau poste secondaire⁴ dispose d'une chapelle et d'une maison d'habitation, et compte une soixantaine de catéchumènes. La communauté chrétienne de Nkongsamba naît, sur l'initiative de Bernard Ngou, promu catéchiste.

⁴ Nkongsamba sera instituée comme mission en 1928, année de l'installation du premier Père, le Père Lommel.

Le succès des premiers temps, décrit sous les traits d'une œuvre prometteuse, laisse place au désenchantement. En 1922, Bernard Ngou reçoit un certificat d'enseignement, élargit la base de ses fidèles, enregistre ses premiers baptêmes, et, en 1923, il se marie et devient le père d'un premier enfant. Mais les difficultés se font jour peu après, prenant irrémédiablement le pas sur la dynamique bienfaisante du commencement. L'histoire bascule, dorénavant ponctuée d'épisodes malheureux. Le poste est d'abord contraint de déménager sur une autre colline, sur ordre de l'administrateur Hugues Chapoulie ; puis, craignant l'installation d'un village chrétien, les autorités locales invoquent l'absence d'autorisation. Ngou ne dispose d'aucun droit lui permettant d'occuper le site. « Mais les autochtones ne m'en voulaient pas, précise-t-il. Au contraire, ils avaient peur de cet endroit qu'ils considéraient comme la résidence des esprits et la cause de mort d'hommes » (1986 : 66). Chapoulie et Adam Arab, haoussa, alors chef des étrangers de la ville⁵, lui vouent une profonde inimitié, et, en 1927, il se voit déféré au tribunal pour avoir enterré un jeune catéchumène sur les terres de la mission. Manifestement, Ngou ne distingue pas clairement les enjeux qui motivent ces initiatives, où il fait figure soit de maillon faible soit de présence menaçante. La volonté conjointe de l'administrateur et du représentant légal est évidemment de freiner l'institutionnalisation de ces lieux à caractère religieux, alternatifs et potentiellement influents, tenus par des camerounais. Officiellement ils ne sont reconnus comme mission que lorsqu'un Père en prend la direction. Mais un catéchiste n'est pas un administré comme les autres : il relève *in fine* de l'autorité d'un représentant ecclésiastique, qui lui confère un droit d'exercer. Aux yeux du chef des étrangers, le catéchiste est un chef, un père – au sens de chef de famille – plus exactement, concurrent. Comme lui, il est à la tête d'une communauté.

En avril 1931, Bernard Ngou quitte Nkongsamba, après y avoir passé près de onze ans, pour Njombé où il est nommé catéchiste, au sud de Nkongsamba, sur la route menant à Douala. Il part un temps seul, bientôt rejoint par sa femme, qui consent à venir auprès de lui après l'intervention de sa hiérarchie. Une expérience, qui s'apparente à une descente aux enfers :

A Njombé j'ai été calomnié et accusé au tribunal. Chaque fois les juges et les missionnaires ont constaté mon innocence. Mais les épreuves n'ont pas cessé. On s'est attaqué à mes enfants. Mon deuxième fils mourut, empoisonné par trois chrétiens de Njombé. Ils l'ont avoué. Le 9 mai 1935, mon troisième fils mourait lui aussi. Je perdrai encore mon dernier fils, le 20 juin 1949, empoisonné par une femme de Njombé. (1986 : 67-68)

Ngou ne dit rien de l'œuvre accomplie à Njombé où il restera jusqu'à sa mort, en 1982. Près de cinquante ans passés dans cette petite ville, sa plus longue expérience en tant que catéchiste, qu'il résume en deux paragraphes. L'épisode, long, se révèle pénible, cruel à ses yeux. Il est de nouveau traduit en justice, en raison probablement d'accusations de sorcellerie. C'est, du reste, ce que l'on

⁵ Devant l'importance des flux migratoires, l'administration française met en place au début des années 1920 une délégation de gestion pour les lieux à forte composante immigrée, en créant un statut de représentant des communautés nouvellement installées sous le nom de « chef des étrangers ».

devine derrière l'usage policé du terme « calomnie ». Deux de ses fils meurent dans des circonstances tragiques, victimes à l'évidence de jalousies et de querelles intestines au sein de la communauté chrétienne. Ngou perd trois enfants au cours de son ministère, rappelant ce premier épisode douloureux : le décès de son premier fils âgé de quatre mois début 1923 à Nkongsamba, peu avant ses démêlés avec l'administration. Il trouvera finalement le salut dans ses pèlerinages effectués en Europe, en 1950 après la disparition de son dernier fils, puis en 1954. Un réconfort moral, que lui apporteront aussi son second mariage et les quatre enfants nés de cette union. À bien des égards maudit, Bernard Ngou aura perdu cinq de ses enfants au cours de sa vie de catéchiste, tous jeunes ou en bas âge. Le dernier décèdera en 1963.

Messenger de Dieu et sorcier

Sur quoi insiste-t-il ? Moins sur l'œuvre accomplie que sur une vie semée d'embûches. Exceptés les premiers temps à Nkongsamba, le récit de ses souvenirs est finalement dominé par un regret : celui d'être devenu cadre de l'Église. Ce regret constitue sans doute le fil rouge qui guide rétrospectivement l'énoncé des faits et des épisodes remémorés. Un même procédé d'énonciation – de la réserve émise à l'aversion ressentie – introduit chacune des expériences : réticence exprimée lors de sa première mission à Mbetta, réticence encore lorsqu'il se voit proposé l'animation de la vie chrétienne à Nkongsamba, affliction éprouvée enfin à Njombé, où rien de son engagement ne semble digne d'être souligné. Une remontée dans le temps qui se conjugue au présent, un présent encore endeuillé par la perte de ses enfants⁶. Bernard Ngou établit à l'évidence une relation de cause à effet entre sa mission de catéchiste et le drame vécu sur le plan personnel.

Pouvait-il en être autrement ? Ou, plus exactement, pouvait-il ressentir les choses différemment ? Assurément non. Sa trajectoire le précipite aux confins de deux mondes présentés comme irréductibles. Entre les deux, seul l'interstice chrétien lui procurera repères et protection, un monde à l'état embryonnaire au début de sa trajectoire. Il dévoile successivement des choix, des initiatives, des désirs, des besoins, qui ne peuvent que le mettre en porte à faux avec certaines réalités inhérentes à cette vie en colonie. Reprenons son parcours : Ngou décide de suivre un Blanc et de fréquenter ce milieu colonial, qui le tolère dans un rôle subalterne. L'apprentissage des outils de la langue coloniale prend la forme d'une initiation, d'une initiation religieuse qui le mène à la conversion. Cette adhésion marque un point de non-retour, synonyme d'un triple rejet : désormais il ne se reconnaît plus dans les siens, tout comme les siens ne se reconnaissent plus en lui. Mais il devient aussi un objet non – ou mal – identifié pour l'administration, n'ayant finalement pour seul soutien que la mission. Bernard Ngou se confronte dès lors à une vie d'épreuves pour reprendre son mot, où il oscille entre deux régimes de

⁶ Difficile de préciser le moment où Ngou décide de consigner son histoire. Il décède en 1982 à presque quatre-vingt-dix ans. Même resté catéchiste de Njombé jusqu'à sa mort, Bernard Ngou réduira ses activités au cours de la décennie précédente. C'est dans cet intervalle qu'il fixera vraisemblablement ses souvenirs et son récit de vie.

présence et de perception : celui du représentant religieux, hybride et embarrassant, et celui du sorcier. C'est à l'analyse de ces deux régimes que nous allons nous attacher.

Considérons les enjeux et les contours de cette fonction accordée par les missionnaires, catholiques et protestants. L'évangélisation prend en effet la forme d'une course de vitesse entre les Églises en présence, chacune évaluant les forces et les faiblesses de l'autre. Une concurrence, entretenue également en raison des attendus, des statistiques que doivent établir les représentants ecclésiastiques sur la fréquentation, les initiatives – scolaires, sanitaires, etc. –, les sites ouverts, et, bien entendu, sur le nombre de communions, de confessions, de baptêmes enregistrés. Sur ce terrain, la statistique missionnaire n'a rien à envier à la statistique administrative. Dans les monographies missionnaires – pour ne considérer que ce support –, une place est invariablement accordée aux tableaux et aux chiffres, qui permettent de mesurer l'œuvre apostolique. L'enjeu est à la fois œcuménique et économique. De la statistique établie dépend l'influence respective des Églises catholique et protestante, et les ressources financières mises à disposition. Au lendemain de la Grande guerre, la présence de chrétiens est partout scrutée, et on dépêche des animateurs pour redonner un élan à ces foyers presque éteints, dans un climat de rivalité entre obédiences. Nécessité faisant loi, on envoie des fidèles, des croyants, sur lesquels on peut compter, indépendamment de toute autre considération. L'objectif est de répondre à une situation d'urgence, et les fidèles les plus zélés sont en première ligne⁷.

A l'image de Bernard Ngou, désireux de poursuivre ses études en allemand lorsqu'il est nommé à Mbetta, puis d'assimiler la langue française avant de se rendre à Nkongsamba, soulignons l'épineux problème de la langue. Ce problème contribue à éclairer le rôle joué par les catéchistes dans le processus d'évangélisation, et, de façon concomitante, à préciser la réalité de cette action. Le Père Le Bayon reconnaît que la communication constitua un frein à la propagation de la parole de Dieu. Maîtriser une langue vernaculaire demandait six années de pratique quotidienne. La tâche devenait plus ardue encore dans la région Bamiléké en raison des variantes linguistiques. Il en allait de même à Nkongsamba, où nombre de communautés, Bamiléké en particulier, s'installaient à un rythme rapide. Le « pidgin english », dit « anglais de brousse », constituait la langue véhiculaire⁸. Les pasteurs protestants et les cadres de l'Église catholique prêchaient dans cette langue (Van slageren 1972 ; Le Bayon 1986 ; Essono 2013). Outre que cette contrainte fut source d'erreurs et de multiples malentendus au regard des coutumes, reconnaît Le Bayon, instaurer un dialogue avec la population locale incombait aux « interprètes », chrétiens et catéchistes (1986 : 53-54). Ces derniers étaient les véritables médiateurs⁹ de la parole du missionnaire, partant de Dieu, traduisant la doctrine, la liturgie, les préceptes de vie, etc. Les catéchistes sont à cet égard porteurs d'un ordre moral intermédiaire. Un

⁷ Le Bayon leur rend un hommage appuyé, et Jean-Paul Messina rappelle leur rôle clé dans le processus d'évangélisation et dans la fondation des futures missions (Messina & Van Slageren 2005 : 200-201).

⁸ Ce pidgin english prévaudra jusque dans les années 1940. Ce dialecte, qui apparaît au XIXe siècle, procède des rapports établis en matière de commerce et de prosélytisme. Il se diffuse dans le sillage des échanges développés avec l'intérieur et de l'évangélisation amorcée en 1841 par la Mission Baptiste de Londres.

⁹ Nous empruntons le terme aux Comaroff (1991).

ordre intermédiaire résultant de ce que les catéchistes ont saisi du christianisme, de la manière dont ils vivent leur conversion, et de la nature du message qu'ils délivrent, censé être intelligible par les membres de la communauté dont ils ont la charge. Bernard Ngou compose cet ordre intermédiaire, fort de ses quelques mots de français, de sa connaissance de l'allemand, du Yemba de Dschang, et, surtout, du pidgin. Lorsqu'il est nommé fin 1919 à Nkongsamba, l'intercompréhension s'établit sans doute sur la base de l'allemand et du pidgin, qu'il s'agisse du dialogue entre chrétiens ou de la traduction des manuels et supports en français dont il dispose. Auprès des jeunes cependant, il s'essaye à l'enseignement du français, soucieux de rallier ses catéchumènes en herbe partis suivre les cours des maîtres protestants (*ibid.* 64-65). Ici et là, le catéchiste bricole un monde chrétien, dont il devient la figure de prou.

Les catéchistes sont pourvus d'un certificat d'exercice. Délégation leur est donnée par un Supérieur d'évangéliser, de propager la parole de Dieu, de sensibiliser un nombre accru de personnes, de jeunes en particulier, par le biais de l'école et du catéchuménat. En colonie, la place de l'Église s'avère ambiguë, car le prosélytisme présente des dangers. L'administration doit veiller aux équilibres rencontrés çà et là, asseoir son pouvoir en vertu de ce principe et, le cas échéant, prévenir ou arbitrer les conflits. Le catéchiste, dont la mission est de constituer une communauté nouvelle, représente un aléa, potentiellement vecteur de tensions. Le catéchiste est donc à surveiller de près, et, si besoin, il importe de le dissuader de sa mission. Il est source de désordre au sein des communautés, et met à mal le principe de la délégation administrative, qui veut que le chef local soit l'agent référent. Pour le représentant des populations immigrées, le catéchiste est chef, nous l'avons dit, un chef en devenir qui ne peut que saper son autorité. Qui plus est, le catéchiste, comme il apparaîtra plus bas, cumule les fonctions de chef de famille, de chef politique et de chef religieux. En raison de la faiblesse de son statut, il est une figure à contenir voire à combattre, avec l'appui de l'administration. Nous touchons là l'une des raisons pour lesquelles Bernard Ngou réclame à plusieurs reprises la présence d'un Père Blanc. Seul un représentant ecclésiastique peut mettre fin à ces pressions et véritablement instituer une communauté religieuse. Le catéchiste, subalterne au profil incertain, sert en quelque façon de réceptacle des différends entre l'administration, ses représentants locaux, et l'Église.

Passons maintenant de l'autre côté du miroir, où la métamorphose conduit finalement à un résultat plus fâcheux encore. Pour se faire une idée de ce qu'implique le pas franchi vers l'Église, citons cette remarque du Père Pelletier, missionnaire en Birmanie Septentrionale, en réponse au Vicaire apostolique qui décida en 1912 de le relever de son ministère. Ce dernier avance plusieurs motifs à cette décision, dont une forme d'adhésion des autochtones plus par intérêt que par engouement pour le christianisme. Le soutien matériel apporté aux volontaires en constituerait la raison principale. À ce reproche, le missionnaire oppose qu'il ne peut en être autrement : « Pour venir à nous, ils ont dû quitter leur lieu de résidence, abandonner leurs anciennes relations [...]. Les voilà transplantés dans un milieu entièrement inconnu, où ils ne peuvent donc pendant longtemps attendre aucun soulagement de personne. [...] Non seulement désormais ces transfuges seront pour tous des parias ; mais déjà, avant

leur départ même, si [...] ils avaient quelques dettes, il leur a fallu, et de suite, rendre gorge jusqu'à la dernière obole » (1913 : 38). Ce choix avait partout de lourdes conséquences, justement signifiées sous le terme « paria ».

Devenu croyant, Bernard Ngou emploie à deux reprises le terme « païen » pour qualifier sa famille, faisant sien ce postulat de la déviance religieuse au regard du monothéisme originel ou primitif (Mary 2015). Ce monde païen prend le visage de l'animisme pour l'administration, du fétichisme pour l'Église, marquant ainsi la frontière entre deux natures humaines. Chez les missionnaires – plus que chez les administrateurs –, cet écart est en quelque façon damnation et appelle la réprobation. L'école et le catéchuménat sont les lieux où les novices acquièrent une distance critique à l'endroit de là où ils viennent, de là où ils sont nés. À l'instar des représentants ecclésiastiques, ils se doivent de condamner tout ce qui est contraire à ou en dehors de la morale chrétienne, ici le fétichisme dont témoignent les *us et coutumes* de leur milieu d'origine. Le mot « païen » fixe cette différence de fond, miroir des fondements légitimes qui justifient l'entreprise missionnaire.

Ce choc, Bernard Ngou l'éprouve à l'évidence lorsqu'il rentre chez lui en décembre 1915, à sa sortie de prison. Il invoque alors les nombreuses « difficultés » rencontrées, qui l'obligent à élire domicile à distance du village. Il n'en précise pas la nature, mais nous pouvons émettre ici quelques hypothèses. En cause, à tout le moins, l'effet du départ prolongé, le mélange de reproches et de sollicitudes dont il fait l'objet à son retour, de la part de sa parentèle et des représentants de la chefferie. Ngou revient au village transformé, peut-être vêtu de l'habit colonial, mais ne ramène rien. Statutairement, il est toujours célibataire, et, sur le plan économique, il ne dispose d'aucune ressource. De plus, il a changé de nom, et doit le faire valoir dans l'incompréhension générale. Cette mutation s'exprime au quotidien, au travers d'habitudes, de manières de faire et de dire. Et puis il se démarque de ce qui va de soi, de la croyance en l'ordre des défunts qui justifie l'organisation familiale et l'institution de la chefferie, des protocoles ritualisés qui l'expriment et le codifient, auxquels il doit opposer doctrine et liturgie chrétiennes. De cette vérité faisant loi, qui fixe droits et devoirs de chacun, Bernard Ngou s'en est inexorablement éloigné, jetant sans doute un regard sévère sur ce qui fait la vie des siens.

Quant aux « pièges » dont il dit avoir été victime, difficile de s'en faire une idée. Parle-t-il des agissements à son encontre des confréries de la chefferie chargées du maintien de l'ordre ? De la colère provoquée par l'usage du titre de père (*ta*) que lui accordent peut-être les chrétiens de Bafreng ? Ou, tout simplement, de la pollution engendrée par son baptême, qui appelle, aux yeux de ses congénères, un rite de purification¹⁰ ? En tout état de cause, il est une cible. Au lendemain du départ des Pères allemands, les chefs Grassfields verront d'un mauvais œil l'arrivée de nouveaux missionnaires. Dans l'intervalle, certains ont toléré le maintien, discret, de lieux de culte, d'autres ont

¹⁰ Le Bayon cite à ce sujet le récit de la rencontre houleuse entre Monseigneur Plissonneau et le chef de Bandjoun en 1923. Ce dernier exige que le baptême de son fils soit « lavé », que l'on mette fin à la conjuration (1986 : 47).

tout interdit. Sauf exception, toute forme de prosélytisme fut bannie. Nous l'avons analysé ailleurs : pour les chefs, le catéchiste incarnait la figure à contenir expressément : à isoler, à mettre au secret, à expulser, en un mot à tourmenter par tous les moyens¹¹.

Le désir de sacrement exprimé à la suite de ce retour malheureux souligne un autre fait : Bernard Ngou a vraisemblablement été maudit, par les siens ou par les dignitaires de sa chefferie, suivant un énoncé collectif rituellement codifié. Connue sous le nom de *ndo* (litt. malédiction), l'imprécation prononcée est synonyme de mort sociale pour celui qui en est la cible. Par ailleurs, il est probable que, durant son séjour, il fut accusé, au gré des événements et des tensions générées par sa présence, de sorcellerie. Accusations que motivaient l'état contre nature qui était le sien en raison de son baptême, mais aussi l'aura, étrange, qui émanait de lui, dans le sillage de ses initiatives et de ses prises de position¹². Ngou choisit de s'isoler pour échapper à la tempête, mais le retour à l'équilibre ne peut se faire sans réponse ritualisée, que seuls les sacrements, à ses yeux, sont susceptibles d'apporter. Le besoin d'être confessé – et béni – illustre sans doute un contrepoint efficace à sa mise au ban, approuvée selon la procédure de serment en vigueur, qui ne pouvait le laisser indifférent.

Le soupçon sorcellaire va de pair avec l'image drainée par le catéchiste, qui est celle d'un chef rituel. Outre qu'il a été initié et consacré par le baptême, le catéchiste dirige plusieurs rites sacramentels là où il est envoyé : la communion, l'eucharistie, le baptême des mourants, l'onction des malades. Auxquels nous pouvons ajouter dans certains cas le mariage. De plus, il rythme la vie chrétienne, transmet la doctrine, conduit l'office, anime la prière, et joue un rôle actif dans le traitement des maladies – le pouvoir de guérison incarnant l'un des faits les plus marquants aux yeux des populations (*ibid.*). Le catéchiste dispose sur ces terrains d'un savoir et d'une compétence manifestes, dont l'équivalent autochtone est évidemment le devin (*ibid.*). Enfin, il est à la tête d'une communauté qu'il se doit d'élargir, s'occupe de la formation scolaire, règle les problèmes quotidiens, répond aux besoins des fidèles et apaise les différends. Le catéchiste condense ainsi les principales figures de l'autorité. Localement, il constitue une menace, il est un rival, exposé en cela aux accusations de toute sorte.

Ajoutons que certaines initiatives prises par les cadres de l'Église les associaient directement à l'univers de la sorcellerie. Ngou fait état de la crainte inspirée par le sommet des collines à Nkongsamba, « siège des esprits » et « cause de mort d'hommes ». Il en était de même chez les Bamiléké voisins, comme à l'échelle des Grassfields. Ngou, du reste, ne pouvait ignorer ce fait : le haut des collines, peu fertile, est réputé pollué. Siège de toutes les mauvaises choses accumulées. Avant l'arrivée des européens, nul n'aurait pensé s'installer en ces lieux. A la faveur de la colonisation, administrateurs et personnels religieux optent pour ces sites en hauteur. Aux yeux des locaux, leurs occupants sont entourés de sentiments contradictoires pour ne pas dire négatifs. De fait,

¹¹ « Sur les traces du *kemsi*. Médecine missionnaire, divination au nom de dieu et naissance des prophétismes (Cameroun, Grassfields) », *Archives de sciences sociales des religions*.

¹² Le fait a été plusieurs fois relevé : les catéchistes, comme les missionnaires, sont réputés être à l'origine de formes et de pratiques de sorcellerie.

les chrétiens étaient contaminés par les lieux. Ils étaient soupçonnés de collusion avec les êtres y résidant. Sur un autre registre enfin, la violence sorcellaire s'exprime, à mots couverts, à Njombé. Bernard Ngou ne dit rien des raisons de sa nomination à Njombé. Il ne fait qu'insister sur les « calomnies » dont il a été l'objet – le mot calomnie a peut-être été choisi par le Père Le Bayon –, ses défèrements successifs au tribunal et les atteintes à la vie de ses enfants par les chrétiens locaux. Que se passe-t-il pendant près de vingt ans ? Impossible de le dire. Mais les affaires d'empoisonnement avaient partie liée avec la sorcellerie, sur fond de jalousie, de rivalité ou de tension économique au sein de la communauté chrétienne.

« Ici s'arrêtent les souvenirs de Bernard Ngou. Il restera jusqu'à sa mort catéchiste de Njombé, donnant l'exemple d'une vie de foi, de prière, de travail » (1986 : 68). Difficile d'apprécier les interventions du Père Le Bayon dans la biographie laissée par le catéchiste. Ce récit est cependant traversé par un motif : celui de la persécution chrétienne. Au fil des mots, Bernard Ngou en dessine les contours, donnant vie à ce motif, à l'une de ses innombrables variantes en colonie. À l'image de Jésus portant sa croix, Bernard Ngou endosse le fardeau de la conversion au moment où les Allemands perdent le Cameroun. Alternativement, il portera le poids de la perte et de l'hostilité. L'absence d'un côté, qu'il exprime au travers de la quête d'un père missionnaire adoptif, de la coupure avec sa famille natale et son berceau d'origine, du décès de ses enfants ; l'initimité de l'autre, qui prend corps *via* les figures de l'administrateur et du semblable. Une vie de souffrances qu'épouse Bernard Ngou dans son témoignage de chrétien et de catéchiste camerounais au Cameroun, dont il choisit de taire le pendant : la délivrance.

Bibliographie

Beuvier F (2018), « Sur les traces du *kemsi*. Médecine missionnaire, divination au nom de dieu et naissance des prophétismes (Cameroun, Grassfields) », *Archives de sciences sociales des religions*, 183 : 263-286.

Bouvier P (2016), « Avec les avant-gardes éphémères, le détour par le social subjectivé : Michel Leiris », *Socio-Anthropologie*, 33 : 21-30.

Comaroff J, Comaroff, John L (1991), *Of Revelation and Revolution : Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa*, Vol.1, Chicago and London, University of Chicago Press.

Essono A K P (2013), *L'annonce de l'Évangile au Cameroun. L'œuvre missionnaire des Pallottins de 1890 à 1916 et de 1964 à 2010*, Paris, Karthala, coll. « Mémoire d'Églises ».

Le Bayon G (1986), *Les prêtres du Sacré-Cœur et la naissance de l'Église au Cameroun*, Paris, Procure des Missions S.C.J.

Mary A (2015), « Science de l'Homme ou "Science de Dieu" ? Révélation primitives et formes élémentaires du religieux », in Christine Laurière (eds.) 1913. *La recomposition de la science de l'Homme*, Carnets de Bérose, 7 : 196-221, <http://www.berose.fr/?1913-La-recomposition-de-la-675>

Messina J-P, Van Slageren J (2005), *Histoire du christianisme au Cameroun. Des origines à nos jours*, Paris, Yaoundé, Karthala/CLÉ, coll. « Mémoires d'Églises ».

Pelletier R P E (1913), *Courte notice sur la Birmanie et le mode d'évangélisation des indigènes*, Le Mans, Imprimerie A. Bienaimé.

Van Slageren J (1972), *Les origines de l'Église évangélique au Cameroun*, Leiden, E. J. Brill.